

Feuilleton du Pays du dimanche : L'anneau d'argent

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 90

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249027>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Avant le christianisme

(Suite)

Pour ne déparer en rien la beauté de ces combats, les gladiateurs étaient en effet instruits de longue main à ces jeux sanglants et à l'art délicat de savoir mourir avec grâce. Aussi quelque gladiateur venait-il à tomber, aussitôt, aux applaudissements des spectateurs, il tournait lui-même, contre sa gorge ou sa poitrine, la pointe du glaive de son adversaire victorieux. Et c'était une des joies les plus douces pour les assistants de le voir alors expirer au milieu parfois des plus atroces souffrances. Ils n'étaient pas rares dans la vie du peuple romain, ces divertissements qui lui étaient si chers. Il ne se passait souvent pas de mois que ne lui fussent donnés de pareils spectacles. Tel mois vit ainsi dévorer à Rome jusqu'à vingt mille hommes. Là résidait en effet pour les princes et les gouvernants le secret de s'assurer beaucoup de partisans. On sait que les empereurs étaient d'ordinaire très bien avec le populace de Rome, à laquelle ils donnaient du pain et des spectacles, *panem et circenses*, expression célèbre qui résumait tous ses vœux. C'était là un moyen puissant de gouvernement dont n'auront garde de se passer les princes les plus vantés pour leur douceur et leur bonté. C'est ainsi que pour l'amusement préféré des Romains, Trajan, *ce bon prince*, Titus, *les délices du genre humain*, ont fait s'entretenir et s'égorger des milliers d'hommes. Ces usages qui n'avaient alors rien qui offensât le sens moral dépravé des an-

ciens, et qui pour nous, sont simplement monstrueux, se pratiquaient dans toute l'étendue de l'empire romain. Or dans cet immense empire étaient compris l'Italie, les Gaules, la Germanie c-a-d. l'Autriche et une grande partie de l'Allemagne, la Grèce romaine d'alors avec Byzance ou Constantinople pour capitale ainsi que les provinces romaines d'Afrique et d'Asie. Des ruines imposantes d'amphithéâtres dans toutes ces contrées, attestent cette suprême passion chez les anciens pour le sang et le meurtre. Aussi peut-on à peine soupçonner ce qu'ont été faites de milliers de ces hécatombes humaines.

Une dernière horreur qui étreint et serre douloureusement le cœur, c'est que lorsque ces jeux étaient terminés, et que couchés au milieu des morts, la souffrance et l'agonie faisaient râler dans d'horribles convulsions, les blessés et les mourants, des hommes le soir à la lumière des torches, paraissaient, qui pour les achever, les transperçaient à grands coups de fer chaud. Si après cela, ils s'obstinaient à vivre encore, on les traînait alors pèle-mêle, avec des crocs, en une espèce de cave située sous le cirque, et qu'on appelait *spoliare*. Là, de jeunes gladiateurs, apprentis de ce détestable métier, à titre d'exercices, les achevaient à coup de pied et à coup d'épée. Pendant ce temps s'était écoulée la foule et ravis, enchantés, sénateurs, chevaliers, matrones, vestales, courtisanes avaient regagné leur opulente demeure. Là autour d'une table servie par vingt esclaves de ce qu'il y avait de mets plus exquis, caillés, grives, faisans, paons, (*) loirs, surmulets, turbots, ils de-

(*) Les paons et les loirs devinrent si à la mode qu'on ne croyait pas pouvoir donner à dîner sans en servir.

mère Guite qu'est veuve et quasiment aveugle. Un si brave gars ! et doux et patient et qui sait faire tous les ouvrages, et puis fort ! Sa « mé » a un petit clos avec une maison pas bien loin d'ici et du village de Mignalou. Il vient plusieurs fois dans la semaine, en journée, pour aider mon homme.

— Il n'y a rien à craindre de lui, ma bonne Segonde ? S'il allait se douter, deviner ?... dit la marquise inquiète.

— Lui ! ah, pas de danger, Y a pas plus sûr ; il est avec nous, pour le général et la bonne cause. Et puis c'est un fils qui aime sa mère et son ouvrage, y a pas plus honnête et jamais il n'ira songer que vous n'êtes pas de la même condition que lui.

Le père Fauchard approuva tout ce que sa femme avait arrangé et fit de son mieux pour traiter comme une véritable nièce la femme du célèbre général dont la renommée avait pénétré dans les coins les plus reculés du Bocage. Heureusement ses journées se passaient au dehors, aux champs, dans la petite grange, car il avait bien de la peine à dissimuler le sentiment

visaient joyeusement de leurs délicieux plaisirs de la journée. En même temps pour ajouter encore au charme du repas, quelques jeunes beaux esclaves des deux sexes, dressés à cette fin, jouaient les uns d'instruments de musique, les autres exécutaient quelque danse lascive.

L'on n'ignore point que ces jeux sanglants qui soulèvent irrésistiblement notre juste indignation, étaient placés sous la sanction même de la loi. Les lettrés du temps, comme Cicéron et Pline le jeune, voyaient dans les combats du cirque une *excellente discipline*, pour affermir le peuple contre la douleur. Nulle expression dans la langue elle-même pour signifier quelques sentiments d'humanité. On y rencontre sans doute le mot *humanitas*, mais exclusivement sous cette acception de *politesse et de belles manières*. Celui de *charitas*, nom sublime dans la langue chrétienne, ne renferme pas un autre sens que celui d'*élégance de bonne grâce*. La compassion, la sympathie à un malheur ne sont rien moins considérées que comme des défaillances et de dégradantes faiblesses. Nous voyons Cicéron dans une de ses lettres se reprocher à l'égal d'une lourde faute, d'avoir laissé échapper quelques larmes sur l'enfant de sa fille Tullia, lequel était mort âgé de cinq ans. La miséricorde est un vice du cœur. *C'est un sentiment*, nous dit Sénèque, *que ne doit pas éprouver des honnêtes gens. Le vrai sage doit également ignorer ce qu'est la pitié*. Elle n'est en effet, écrit Cicéron dans ses *Tusculanes qu'une tristesse maladroite, une involontaire faiblesse*. Ailleurs dans un discours, voici les paroles tout à fait caractéristiques qu'il prononce : « *Il n'est qu'un sot ou un étourdi qui puisse être*

de respect profond, d'admiration naïve que lui inspirait cette jeune femme au nom illustre, au visage si beau, qui lui paraissait une créature d'essence supérieure, digne d'être servie à genou. Mais le brave homme était trop fidèle à la cause royaliste pour ne pas surveiller ses moindres gestes et ses moindres paroles dans la crainte de trahir le secret confié à sa foi, d'exposer la vie et la liberté précieuse, qu'il devait souvegarder à tout prix.

Il vint dans la semaine, le gars à la « mé » Guite, et tout d'abord parut étonné d'apercevoir une fille assise près de l'âtre, tout occupée à trier des haricots en les passant d'une main dans l'autre pour les laisser ensuite retomber sur le tablier de grosse toile bleue qui couvrait ses genoux.

Mais la Segonde s'empressa de lui dire :

— Ben oui, mon Pierre, c'est ça une petite nièce à moi qu'est orpheline ; je l'ai fait venir pour m'aider. Je me fais vieille, vois-tu ben. C'est la Victorine qu'elle s'appelle. Allonc, dis-lui bonjour, et puis vous serez bons amis, pas vrai ?

Feuilleton du Pays du Dimanche 11

L'anneau d'argent

Très adroitement, elle apprit donc à traire la Dorée, la Rousse et la Blancarde ; mais la Catheriau, qui avait mauvais caractère, se permit de retenir son lait et se mit à souffler, le mufle bas, en roulant de gros yeux. La pauvre Victorine eut un mouvement de frayeur.

— Aie pas peur, ma fille ; n'y touche pas, je m'en charge, et puis tu n'auras ça à faire que quand il viendra du monde, comme par exemple le gars à la Guite ou d'autres.

— Mais pas du tout, mère Fauchard, je veux faire « mon ouvrage », sinon tous les jours, du moins fort souvent, il m'occupera et m'aidera à passer le temps ; cela m'amuse, je vous assure. Mais dites-moi, qui est-ce donc, ce « gars à la Guite » ?

— Eh bien, c'est Pierre Riolleau, le fils à la

compatissant. L'homme vraiment homme ne se laisse jamais toucher ni fléchir et plus loin : « C'est un cri-ne et un forfait d'écouter la compassion. Virgile, le doux Virgile, ne veut point que son campagnard qu'il nous dépeint dans ses Géorgiques puisse avoir plus de compassion pour le pauvre que d'envie pour le riche. Ces paroles jetées comme par mégarde en diverses occasions ne font visiblement que refléter le sentiment général. C'est assez dire que les mots d'hôpital, d'hospice, d'orphelinat, d'asiles, de refuges etc. pour l'immense variété des misères humaines, étaient aussi forcément étrangers à la langue que leur existence même à la réalité : Réalité dont nul ne pouvait avoir alors l'ombre d'idée.

Voilà une esquisse partielle seulement de l'état lamentable où gisait l'humanité. Voilà les abîmes de misère profonde d'où est venu la tirer le christianisme, et qu'il est d'autant moins inutile de rappeler, qu'on affecte trop aujourd'hui de l'oublier, de le méconnaître, et même, s'il était possible, de le nier. Sous la chaude haleine de dignité morale et de fraternité que cette sublime doctrine apporte au monde, fondent insensiblement, sous toutes ses formes, les glaces de l'égoïsme humain. La grande loi de l'amour et sa puissance irrésistible sur les cœurs, frappe d'un coup mortel, irrémédiable, la tyrannie du fort à l'égard du faible. Les droits de celui-ci renaissent embellis, consacrés et rendus touchants par l'Évangile. Sous cette forte et pénétrante influence, les entrailles de l'homme sont remuées à des profondeurs inconnues. De son cœur élevé, attendri, purifié, élargi par la charité sont bannis la volupté, l'égoïsme, le mépris des autres, la cruauté qui étouffaient en lui tout sentiment humain. L'amour des hommes est désormais un commandement, porté si haut qu'il s'élève à côté même de l'amour de Dieu. C'est de là qu'il rejaillit en flots très purs et avec la force même qu'il reçoit de cette hauteur sur toutes les créatures humaines revêtues dès lors d'une grandeur et d'une dignité qui commandent l'estime et le respect.

(A suivre).

G. MARTIN
curé de Pleigne.

Logement et conservation des grains

Longtemps le battage des récoltes se fit exclusivement en hiver. Il en est encore ainsi dans la plupart des petites cultures. On utilise pour le faire des journées qui sans cela seraient perdues ou presque. De plus, si l'on doit avoir recours à des gens de journée, on les a à de bien meilleures conditions à cette époque de l'année.

Il est vrai qu'à présent que le battage à la vapeur tend à se généraliser et prend de l'extension aussi bien dans les petites exploitations que dans les grandes, on bat parfois aussitôt

— Bonjour, la Victorine, dit aussitôt Pierre, d'une voix grave et très douce.

— Bonjour, Pierre, répondit la Victorine en levant vers lui ses grands yeux bleus.

Le jeune Vendéen eut un mouvement de surprise en voyant une fille si jeune et si jolie dans cette métairie, près de la « mé » Segonde, mais il ne dit rien et se mit à vaquer à ses occupations en compagnie du père Fauchard.

— Tu as vu la Victorine ? dit celui-ci. Une brave jeunesse.

— Et aussi bien jolie fille tout de même. Bien jolie !

après la récolte. Les gerbes n'ont ainsi pas à souffrir.

Nous ne parlerons point ici du battage proprement dit, de l'opération que tout le monde connaît pour l'avoir pratiquée.

Une fois le grain obtenu, il n'est pas absolument indispensable qu'il soit parfaitement trié, tout à fait propre pour le placer dans les greniers. Cette dernière opération peut aussi bien se faire lorsqu'on est sur le point de livrer son blé au commerce ou au moulin.

Il ne faut pas, par exemple, que des fanes ou des parties de tige encore vertes soient mélangées au grain. Il se produirait alors des fermentations très préjudiciables. Tandis que quelques balles sèches ou un peu de menue paille empêchent le grain d'être trop compact et agissent ainsi favorablement sur sa complète dessiccation.

Le grenier sera très propre. On étendra le blé sur l'aire en une couche de 0^m.50 environ d'épaisseur. De temps à autre on fera une visite, on plongera la main dans la masse du blé afin de se rendre compte de la température. Si celle-ci augmentait il faudrait se hâter de donner un pelletage et de diminuer l'épaisseur de la couche afin d'augmenter la surface mise à l'air.

Au cas où dans l'intérieur de la couche la température n'augmenterait pas, on agirait tout de même sagement en procédant à cette même opération du pelletage qui ne peut être que profitable. Mais alors, au lieu de diminuer la nouvelle couche, on la ferait un peu plus épaisse.

Nous avons dit déjà que le grenier devait être très propre, il devra aussi réaliser une autre condition également essentielle : celle d'être très sec, autrement le blé contracterait presque infailliblement un goût de moisi. Les greniers sont préférables à des rez-de-chaussée comme locaux où l'on logera le blé, seulement ils ne doivent pas se trouver directement au dessus d'écuries ou d'étables. En effet, les émanations de celles-ci peuvent traverser les plafonds et communiquer de mauvais goûts au grain. Autant que possible les murs du local seront très épais, des ouvertures devront être aménagées de chaque côté, de façon que des courants d'air puissent être produits ; mais ces ouvertures seront garnies d'un treillage métallique assez fin pour empêcher l'invasion des moineaux et de certains gros insectes.

La toiture sera exempte de trous et de fissures. On veillera également à boucher avec des briques ou du ciment tous les trous de murs qui pourraient donner passage aux rats, ces terribles ennemis du grain, et autres rongeurs, souris, musaraignes.

Un peu avant de placer les provisions dans le grenier, il sera bon de le désinfecter. On commencera par en laver le plancher soigneusement à l'eau bouillante, puis on badigeonnera convenablement les murs avec un lait de chaux ; et enfin on fera brûler du soufre en bouchant autant que possible les ouvertures.

Les œufs et larves d'insectes de toute sorte

— Voyez-vous ces jeunes gars, ça fait attention à tout, sans en avoir l'air, dit le métayer goguenard.

— Eh bien ! et de votre jeune temps, père Fauchard, y faisiez-vous pas attention aussi ?

— Tout de même ! répondit le vieux paysan avec un rire. Allons, mon gars, nous faut aller faire des bourrées au bois de Mignalou.

Et tous deux s'en allèrent couper des fagots sans plus parler de la jeune nièce.

(La suite prochainement).

qui peuvent s'y trouver seront ainsi presque totalement détruits et on se débarrassera de nombreux ennemis.

Malgré cela, malgré toutes les précautions qu'on pourra prendre, on aura encore à compter avec deux catégories d'adversaires aussi désagréables et dangereux l'un que l'autre : les rats et les charançons.

Un bon procédé pour la destruction des rats qui d'abord mangent le plus de grain qu'ils peuvent, puis ensuite communiquent une très mauvaise odeur à celui qu'ils laissent, consiste à appliquer contre le mur, tout autour du grenier et horizontalement, une plaque de fer blanc de 0.25 à 0.30 de largeur. Les rats descendent la nuit des combles ; on arrive à l'improviste, muni de gourdin. Les rapaces essaient de se sauver, grimpent après le mur, mais ils ne peuvent franchir la plaque de fer blanc et ils retombent. On les assomme alors.

On ne peut pas procéder ainsi pour détruire les charançons, mais on éloigne ceux-ci en mélangeant aux tas de blé des plantes odoriférantes, l'absinthe surtout. Ou bien on répand de la liqueur d'absinthe si l'on n'a pas la plante elle-même.

Enfin on peut encore de temps à autre disposer quelques petits tas d'orge autour du tas de blé, puis bien pelleter celui-ci ; les insectes filent, se réfugient dans les tas d'orge. On échaude celui-ci à l'eau bouillante, on peut l'utiliser ensuite comme nourriture des porcs.

Paul ROUGET.

MENUS PROPOS

Charbon sans fumée. — Voilà une invention qui ferait plaisir à beaucoup de gens. Demandez plutôt l'avis de tous ceux qui habitent dans le voisinage des usines.

Or, on vient d'essayer en Angleterre un nouveau combustible qui répondrait à peu près à cet idéal. On a constaté qu'il ne produisait que des traces de fumée insignifiantes, même quand on ajoutait aux brasiers de nouvelles charges du combustible.

Le feu ressemble à un feu de coke, extraordinairement brillant, sur lequel s'élevaient de longues flammes blanches et bleues.

Pour les besoins industriels, le combustible est moulé en briquettes perforées ; mais, pour les besoins domestiques, il prend la forme de gâteaux ou mottes, de forme lenticulaire.

On assure que le nouveau combustible se compose de poussière de houille et d'un mélange de goudron pyroliqueux et de chaux caustique.

Seulement, parions que cela va coûter plus cher que la houille, ce qui compromettra gravement l'effet désiré.

* * *

Artistes couronnés. — On vient de jouer à Vienne, un opéra de la reine de Roumanie. Jamais on ne vit tant de souverains se livrer aux arts. On dirait qu'ils n'ont que ça pour vivre !

Guillaume II est peintre, architecte, musicien et... cuisinier. On cite de lui, sur la toile, un *Combat de cuirassés*, et, sur le papier, un plan au lavis qui ont été imposés... (ou exposés) avec succès. Son *Hymne à Egir*, qui a fait du bruit... sur les chanterelles, lui a rapporté 30,000 francs de droits d'auteur, et, quand à sa façon de tourner les sauces, elle lui vaut l'estime de ses cuisiniers.